

Sleeping Beauty Goes Wild

Norma Jeane est née à Los Angeles le jour même de la mort de Marilyn Monroe. Revêtant l'identité de l'icône la plus médiatisée au monde, celle de l'artiste reste au contraire cachée sous un pseudonyme significatif d'un certain état schizoïde¹ du monde.

En arrière plan des manifestations projetant son travail dans l'espace public, Norma Jeane conçoit, orchestre et coordonne des productions qui donnent lieu à des formes de collaborations multiples, dans un processus de co-constructions.

Ses projets, vecteurs d'une réflexion portée sur une certaine condition humaine, prennent forme à contre-pied des esthétiques préconçues, évitant les pièges de la représentation pour s'ancrer dans le champ de l'expérience.

Sleeping Beauty Goes Wild. Pour sa première exposition personnelle en France, Norma Jeane conçoit un ensemble d'œuvres qui présente le résultat d'un cheminement à travers les traumatismes actuels d'une société en crise.

Les systèmes internes au développement économique, aux logiques capitalistes et au domaine de la « croissance » sont démantelés et traduits par l'artiste à travers 6 projets réalisés pour l'occasion.

Pour Norma Jeane, il s'agit d'organiser une stratégie d'opposition par le truchement d'un art pensé comme acte de vie. L'artiste convoque ainsi les grands thèmes de la condition humaine, et le rituel Potlatch² comme pratique cathartique.

En toile de fond, le conte original de *La Belle au Bois Dormant* nous renvoie à des souvenirs lointains. Une histoire nous est contée, remuant les prémisses d'un récit catastrophe, où l'imaginaire se confronte aux réalités immédiates, vers un destin plus ou moins heureux.

1 - Trouble pathologique de la personnalité. Terme qualifiant le caractère d'un individu qui a tendance à se replier sur lui-même et à éprouver des difficultés à établir un contact avec son environnement.

2 - Potlatch : Pli résultant de la tension entre deux exigences humaines opposées.

Les versions Potlatch de Norma Jeane se réfèrent ici, tout en la détournant, à la forme paroxystique de ce rituel pratiqué dans les sociétés du Nord-Ouest américain. Dans les tribus Kwakiutl notamment, il s'agit d'une cérémonie de destruction de biens personnels en public à des fins de délivrance, et de démonstration d'une forme de supériorité.

Dans *L'essai sur le don*, Marcel Mauss fait l'étude du potlatch : comportement culturel manifesté sous forme de cérémonies plus ou moins formelle basée sur un système de dons/contre-dons dans le cadre d'échanges non marchands. Le rituel met en scène un face à face entre donneur (qui offre un objet estimé en fonction de l'importance qu'il accorde à cet objet) et le récepteur (qui se doit d'offrir en retour un autre objet dont l'importance est estimée comme équivalente au premier). Ce processus est donc placé sous le signe de la rivalité : les partenaires se défient à coup de dons. Dans cette lutte, on ne se délivre jamais de la mise en demeure que représente le don-défi du partenaire qu'en donnant toujours plus, qu'en cherchant à aplâtr l'adversaire en retour par un présent plus somptueux. Les partenaires s'affrontent par l'échange et sont engagés, en dépit du détachement et de la gratuité affichés, dans une véritable guerre de propriété : rivalisant de générosité, se défiant par des dépenses toujours plus folles. Chaque chose donnée étant quelque chose du donateur, elle est considérée comme une partie de lui-même, animée par son esprit. Rendre le don reçu par un présent plus prestigieux, c'est se dégager de l'emprise spirituelle magique du partenaire. Le Potlatch représente l'instant fugitif où la société prend, où les hommes prennent conscience sentimentale d'eux-mêmes et de leur situation vis-à-vis d'autrui. Il dévoile le jeu vivant des obligations par lesquelles le lien social vient à l'être. (Cette note est en partie inspirée de l'ouvrage de Samuel Bloc, *Le Potlatch* de Marcel Mauss à George Bataille).

Chaque section de Potlatch établie et présentée ici par Norma Jeane correspond à une stratégie de destruction particulière.

Une exposition proposée du 11 Septembre au 24 Octobre 2009 à la Galerie de la Friche Belle de Mai – Production **Sextant et plus**. Textes de **Leïla Quillacq**.
(tous droits des textes réservés à l'auteur)

Avec le soutien de



Norma Jeane reçoit également le soutien de **Illycaffè** pour l'ensemble de son travail.

Potlatch 4.2 / Sleeping Beauties Will Never Wake Up *

Dans **Potlatch 4.1**, Norma Jeane s'attaque à une machine à laver le linge encore emballée et posée à même le sol à coup de masse.

Pour **Potlatch 4.2 / Sleeping Beauties Will Never Wake Up**, l'artiste délègue l'acte de destruction aux nouvelles figures éphémères de Norma Jeane, le temps d'un vernissage : les spectateurs, invités un par un à se glisser dans la peau de l'artiste ont 3 minutes montre en main pour se saisir des outils de démolition et entrer en action, le son de *Born Slippy* (du groupe Underworld) dans les oreilles. Les éléments composant la pièce sont les formes résiduelles de cette expérience cathartique.

De l'objet. « C'est justement dans la discordance entre l'hallucinoire et la structure des objets que repose notre infime chance de liberté : une possibilité de changer l'ordre des choses. »
(Albert Einstein)

L'objet industriel est souvent employé par Norma Jeane, moins comme simulacre visuel que comme support d'expérience. Ici, l'objet neuf, dans son emballage d'origine, induit une promesse d'usage qui se voit anéantie par des marques de destruction. L'emballage censé protéger l'objet de toute forme de souillure (chocs, dégradation, regard de convoitise) porte ici les traces d'altérations volontaires. Une histoire s'est jouée là. Objets morts, possibilité du devenir-autre¹, entrée en métaphore...

1 - Pour François Dagonet, les différents destins de l'objet attestent de la valeur du reste après la valeur d'usage : « Le résidu n'est pas à détruire, il n'est qu'une ressource, dans l'attente d'un retour ». L'exposition offre alors une alternative à l'abandon, au débarras sans échange.

Du rituel (délivrance). Les œuvres *Potlatch* de Norma Jeane sont la version contemporaine de cet ancien rituel sacrificiel consistant en la destruction physique du bien personnel, comme acte symbolique de victoire et de délivrance¹. Ici, l'expérience de destruction ritualisée, en solo, dans l'arène du combat standardisée, traduit une forme d'impulsion transgressive : la dévastation des symboles d'une société dévouée à la consommation. De l'infraction du tabou découlerait alors la perspective d'un retour à une forme primitive de liberté.

1 - L'action de destruction constitue ici le symbole d'un renoncement à l'intérêt personnel, à des fins de maintien d'équilibre économique et social. Le mauvais sort relatif au fait d'accumulation des richesses est alors déjoué. Par la destruction, l'acteur se délivre des pouvoirs maléfiques induits par la possession outrancière.

Désir et profanation¹. Violer l'objet de convoitise, version ésotérique du conte enchanteur²... Dans une société qui encense la conquête et l'accumulation de biens comme fin en soi, Norma Jeane infiltre les mécanismes compulsifs de possession à travers l'ambiguïté : attirance répulsive, séduction par la peur, bestialité du désir, danger des figures charmeuses. Les appareils électroménagers, icônes sacrées de l'appétence moderne, deviennent objets de profanation. Attentat iconoclaste, les pulsions se retournent et l'objet pervers du pouvoir finit anéanti. Corps transpirants, blessures ouvertes, résidus d'une félicité mensongère passée à tabac...

1 - « Si la beauté, dont l'achèvement rejette l'animalité, est passionnément désirée, c'est qu'en elle la possession introduit la souillure animale. Elle est désirée pour la salire. Non pour elle-même, mais pour la joie goûtée dans la certitude de la profaner. » Georges Bataille, *L'Érotisme*.

2 - Dans un récit, *Le Soleil, la Lune et Thalie*, extrait du *Pentameron* de Giambattista Basile, publié en 1634, source d'inspiration de la version du conte *La Belle au Bois Dormant* de Charles Perrault, le roi ne réveille pas Talia par un baiser mais la viole.

La belle dort... « Sous le masque de la croissance se dissimule, en fait, la création de la pénurie ». (Vandana Shiva)

Piqûre prophétisée et coma longue durée, symptômes d'un état sociétal en convalescence. L'inconscience aveugle filait bien le lin d'un destin cauchemardesque, le sortilège était pourtant annoncé. Eclatement d'une crise en gestation et c'est la « grande désillusion »¹ : limites de l'imaginaire économique, constat d'effondrement, la belle croissance convulse et plonge dans un sommeil noir. N'entendons-nous pas ronfler les anges chimériques du grand capital ? Les grondements fanatiques du libre-marché ? Machines infernales, tristes icônes déchues, promesses de bonheur virant à la catastrophe. Sous le masque enchanteur de la belle endormie se dissimulaient bien les sources embryonnaires du monstre. Réveil brutal, orages et récession, quelles fées pour quelle version ? Quel baiser pour quelle fin maintenant ?

1 - Du titre de l'ouvrage de J. E. Stiglitz, pointant le caractère malsain des liens entre sphères politique et économique, et dressant le constat d'échec de la mondialisation, fruit d'une hypocrisie générale et insidieuse sur laquelle repose le système de la finance mondiale : ressources premières de nos maux actuels selon l'auteur.

Potlatch 12.1 / Sunset Boulevard*

Potlatch 12.1 / Sunset Boulevard¹ est la première version d'une série consacrée au temps d'après mutation des éléments, lorsqu'ils dépassent le stade limite de leur vie consommatoire pour être confrontés aux conditions de leur propre péremption. Sous leurs films protecteurs, les aliments entament un nouveau mode d'existence emballée, en tant que déchets exposés sur l'étal des grandes logistiques alimentaires.

1 - Le titre fait référence au film de Billy Wilder, portrait d'une ancienne vedette du cinéma muet, Norma Desmond, paradigmatique des déchets et folies engendrées par la société du spectacle.

De l'objet. L'artiste recompose ici en le transposant un processus de « développement » qui confronte des matières premières intrinsèquement antinomiques. Entre l'artifice pur des machines et matériaux de conditionnement et la nature organique du vivant, le cadre d'une tension est mis en jeu. Une fois le système isolé, nous assistons au spectacle du point de non retour, une version périlée du bien virant à l'autodestruction en nature, en valeur et en fonction. Pourriture, putréfaction des chairs et auto-contaminations... une échappée sous vide vers une destinée plus ou moins terrifiante.

Du rituel (dépossession). Dans le cadre d'un certain modèle de marché donné, le rite, chez Norma Jeane, définit un moment de prise de conscience et de renversement. La lecture faite par l'artiste des traditions Potlatch¹ souligne cet instant précis de la perte autoprogrammée du bien comme acte nécessaire de protection et d'équilibre social. Dépérissement d'un capital avarié, scène catastrophe induite par un postulat d'origine, mettre en œuvre les conditions d'une survivance assainie, activer des formes d'opposition au devenir tragique.

1 - Dans le rite Potlatch, le sacrifice recrée l'équilibre entre les différences sociales induites par la possession et l'accumulation de biens. En cela, il configure l'antithèse du principe de conservation.

Séduction et répulsion. Appareils séducteurs des industries nourrices, répulsion non assumée de leurs aspects infectieux engendrés par nos débordements, en orchestrant la scène d'un pourrissement volontaire, Norma Jeane, fait violence au sublime. Les néons ne mettent plus en lumière que les formes avariées de notre propre rapacité. Oralité, dévoration, engloutir pour exister¹ : vulgarité triviale de nos vices passés sous colorants. Les chaînes ont rompues, exposant au regard désenchanté le versant putride de ce qui stimulait tant nos appétits.

1 - Dans la version d'origine du conte de Perrault, l'histoire continue après le baiser : le prince amène la princesse et ses deux enfants (la petite Aurore et le petit Jour) dans le château de sa mère, reine ogresse, avant de partir à la guerre. La reine ordonne de lui faire dévorer la princesse et les deux enfants. Mais le Maître d'hôtel du roi les remplace par une biche et deux agneaux pour la tromper.

La belle dort... Production, accumulation, dispersion... dans le royaume engourdi, les machines perpétuent leurs rondes infernales¹. Danse macabre et fanatique d'un libéralisme économique aux enfantements dégénérés, le cycle est infecté. Sous les artifices mis en place pour contenir et préserver, les surplus accroissent leurs développements monstrueux. Et dans les rouages des grandes distributions, c'est l'accumulation illimitée et incontrôlée d'un capital périmé. Les embryons mortifères du système contaminent la belle histoire, l'ogresse toute puissante finie dévorée par le monstre qu'elle a elle-même créée² : version cauchemardesque de ce « conte de fée de la modernité »³.

1 - Dans un de ses ouvrages de références, Serge Latouche fait l'étude de ce qu'il nomme « La Mégamachine planétaire » (organisation socio-économique par le développement, le progrès, la rationalité technoscientifique et économique ...), qui, par ses logiques, ronge les cultures et détruit le lien social. Dans ce contexte, l'économiste soutient l'état d'urgence d'une entreprise de décroissance comme « dernière chance avant l'apocalypse » : « La Mégamachine n'est pas un monstre en apesanteur, elle est solidement arrimée à notre imaginaire. Elle est le résultat d'une véritable machination. Elle se nourrit de nos rêves et de nos cauchemars. Décoloniser cet imaginaire est une tâche urgente à accomplir pour neutraliser les dangers potentiels de cette créature dès lors qu'elle menace de se retourner contre son créateur. »

2 - Dans la fin d'origine du conte de *La Belle au Bois Dormant* de Perrault, la reine se jette elle-même dans une cuve et finit dévorée par les serpents et les vipères qu'elle y avait fait mettre à l'intention de sa bru et ses petits-enfants.

3 - Selon l'expression de Bertrand de Jouvenel.

Potlatch 11.4 / Undig Your Own Hole *

Dans **Potlatch 11.1 / The Dead End Strategy**, Norma Jeane met au point une installation composée d'une centaine de variétés de plantes différentes, plantées dans une terre formée d'excréments humains, évoluant de manière autonome et sans aucune intervention humaine dans l'espace d'exposition.

Pour **Potlatch 11.4 / Undig Your Own Hole**¹, l'artiste décline cette série d'expériences concrètes sur les phénomènes incontrôlés de vie et de mort organique autour d'un assemblage de pommes de terre. Dans leur filet, les espèces évoluent librement, certaines puisant l'énergie vitale des autres pour déployer leurs pousses. L'apparition et le développement des germes apicales signifient la transition entre leur état de dormance² naturelle, et leur stade physiologique de germination.

1 - En référence au titre d'un morceau des Chemical Brothers, *Dig Your Own Hole*.

2 - À un certain stade, et sous l'influence de facteurs internes ou externes, les différentes phases d'activité d'une plante peuvent se voir réduites à néant. Dans le cas où cette vie latente se manifeste de façon particulière et profonde, on dit qu'elle est en dormance.

De l'objet. Quand Norma Jeane utilise la matière organique comme support de travail, c'est pour s'intéresser à son potentiel tant expérimental que significatif dans le domaine de la « croissance », et des forces vitales de reproduction. Ici, un point de départ est défini à partir duquel les mécanismes artificiels viennent se confronter aux lois naturelles, et le tout se troubler. De là, les cycles¹ se perturbent, cédés à l'état d'imprévisibilité. Excroissances, dégénérescences ou ramifications, reconquêtes naturelles d'un territoire affecté, un cadre est posé, un destin incertain généré²...

1 - Cycles protocolaires habituels (un cycle en boucle qui se joue habituellement dans l'obscurité des caves et logistiques des grandes distributions) : 1ère condition existentielle de la pomme de terre : état de racine d'une plante / 2ème condition existentielle : état de bien à consommation / 3ème condition existentielle : état de dormance générant les germes propices à la semence.

2 - En milieu hostile, hors intervention humaine, sans contrôle des conditions scientifiques de stockage dont dépendent les conditions de croissance, la qualité de semence des tubercules peut se voir altéré jusqu'au risque de sénilité.

Du rituel (renoncement). La référence aux rites Potlatch déclinée par Norma Jeane entre ici en résonance avec l'idée de dépossession, contenue dans la cérémonie de destruction, comme signe paradoxal de pouvoir¹. Ici, la scène de « dé-croissance » orchestrée met en jeu le court-circuitage volontaire des états cycliques habituels de production : échappées anarchiques, pourrissement volontaire, dérèglement des valeurs, responsabilité dans l'abandon. Déposséder pour mieux régner, et dé-creuser son propre trou...

1 - Les cérémonies Potlatch mettent en scène un acte de destruction volontaire de richesses personnelles : la valeur économique et la valeur de bien est alors sacrifiée au profit du pouvoir de la personne. La possibilité pour l'acteur du rite de maintenir son surplus de richesses, son « capital », engendrerait du coup sa mise hors jeu immédiate de l'ordre des responsabilités de vie publique. Dans le Potlatch, le vainqueur devient pauvre.

Beauté et cruauté. Eclats illusoire d'un système fondé sur des stratégies cruelles... Dans leur filet, les racines de Norma Jeane se déploient comme des virus contaminant le statu quo. Comportements prédateurs¹, stimuli des bas instincts, expressions primaires de survie mis à jours : les tubercules poussent comme des vipères empoisonnant le système vital pour dominer. Assouvissement par le crime², développements dégénérescents, perversité fascinante du pouvoir : nous assistons ici au démantèlement physiologique du décor, la forteresse d'un merveilleux en tuméfaction³...

1 - Les racines supérieures se développent en puisant l'énergie vitale des autres.

2 - Rappelons que la reine du royaume nourri sa puissance dominante en dévorant ses faibles...

3 - « Il crût en un quart d'heure tout autour du château une si grande quantité de plantes grandes et petites, de ronces et d'épines entrelacées les unes dans les autres, que bête ni homme n'y aurait pu passer (...) » extrait de *La Belle au bois dormant*, Charles Perrault.

La belle dort... Pris au piège des filets d'un présent au temps-mort, certains déploient leurs vulgaires protubérances quand d'autres se désintègrent. Espèces en dormance – dérives en gestation. Ouvrons les yeux : la torpeur peut tuer, la narcose fabriquer les germes incontrôlés du drame¹. Un sommeil des consciences est maintenu par injections de grands capitaux chimériques : parades vénales à l'angoisse du réel. Les stratégies du bien-être en packaging se dérèglent, les frontières du bonheur s'atrophient, et l'avenir dégénère². Quelles projections pour quels possibles ? Entre les mailles du grand sommeil, quels espoirs au réveil ?

1 - Nous touchons ici au fonctionnement interne de l'ultra-capitalisme, basé sur l'exploitation au fondement des inégalités, et au déploiement du drame économique basé sur l'endormissement des consciences.

2 - Dans son étude sur les méfaits de la mondialisation, Serge Latouche définit la croissance comme demeurant « dévoreuse du bien être » : la société de croissance est ainsi définie comme « une anti-société malade de sa richesse. »

Potlatch 9.2 / Coming Down from the Mountain (Tribute to Felix Gonzales-Torres) *

Dans **Potlatch 9.1 / Entropy Dpt. Supply**, Norma Jeane conçoit un dispositif constitué d'une bouilleuse industrielle dans laquelle de l'eau minérale, provenant de fontaines en plastique, est versée chaque jour pour remplacer l'eau évaporée. Les bouteilles vides sont alors disposées au fur et à mesure tout autour du système électrique.

Potlatch 9.2 / Coming Down from the Mountain (Tribute to Felix Gonzales-Torres)¹ reprend l'idée d'un processus d'évaporation, non plus contenu, mais laissé à son dessein. Les étapes soutenant la réalisation du projet, comme la finalité imprévisible du résultat, sont ici parties intégrantes de l'expérience. Un cube de glaçon posé à même le sol fait face aux bouteilles vidées de l'eau ayant servi à sa formation. Sous nos pieds, la substance retrouve peu à peu son état d'origine. L'installation met au défi les cycles de production, de dépense et de dissipation d'énergie, pour poser la question d'un état structurel des choses.

1 - Parallèlement au mouvement effectué par l'eau depuis son territoire d'origine, le titre fait également référence au prologue d'*Ainsi parlait Zarathoustra* de Friedrich Nietzsche. Après dix années de médiation passées dans la montagne, Zarathoustra se réveille un jour prêt à descendre, déverser et partager sa sagesse. Parlant au soleil : « Me faut comme toi décliner, ainsi que disent ces hommes parmi lesquels je veux descendre. ». La polysémie du mot allemand « untergehen » s'applique autant au coucher du soleil qu'à la « descente » de Zarathoustra dans les plaines, et évoque en même temps un nécessaire « déclin ».

De l'objet. De l'eau. Base vitale puisée, industrialisée, passée aux cribles du marketing, distribuée, achetée, transportée, déversée, moulée, congelée, extraite, déposée, et reconvertie en ...eau. Les contenants de départ forment ici un socle indicateur de la dépense d'énergie nécessaire, et en soi purement vaine, pour réaliser un cube de glace de 500 litres, volontairement exposé à sa propre dissolution, à laquelle nous sommes invités à prendre part activement¹. Et le tout jouant des procédés déments alimentant les paradoxes d'un système aberrant.

1 - Quand la pièce produit, transforme et dissémine l'énergie par elle-même, le spectateur prend part au processus en dispersant l'eau sous ses pas dans l'espace d'exposition.

Nous trouvons ici le lien à la deuxième partie du titre de la pièce (Tribute to Felix Gonzales-Torres). Norma Jeane fait plus particulièrement référence à une œuvre de l'artiste cubain consistant en l'installation au sol d'un nombre de bonbons équivalent à son propre poids, et offerts à l'appropriation du public.

De l'entropie¹. « Rien ne naît ni ne périt, mais des choses déjà existantes se combinent, puis se séparent de nouveau ».

(Anaxagore de Clazomènes)

Une même base d'énergie est stimulée, dissipée et transférée ailleurs. Structurellement, dans l'opération, (qu'elles relèvent de l'art ou de la nature), une égale quantité de matière est effective avant et après l'agissement. Il n'y a que des états de changements, de modifications, des conversions. Norma Jeane opère ainsi une sape des stratégies efficaces de conservation, d'exploitation et d'intérêt, par le truchement de la perte et de l'abandon délibéré².

1 - Du grec entropia : « retour en arrière ». L'entropie mesure le degré de désordre d'un système, au niveau microscopique (un certain nombre de configurations microscopiques contribuent à l'état de désordre d'un ensemble macroscopique). L'entropie est croissante lorsque le système évolue vers un autre état de désordre accru. Elle augmente lors d'une transformation irréversible. L'image de la mort est parfois employée pour illustrer les trois aspects principaux de l'entropie : elle est à la fois perte d'ordre, perte de concentration, et transformation d'énergie.

2 - Norma Jeane s'attache ici à l'un des principes majeurs du Potlatch : recréer un certain état d'équilibre par le biais d'un renoncement actif. En place et lieu des systèmes de production et de protection : une conscience du devenir décadent de notre condition. Une prise de conscience mènerait alors à des formes d'anéantissements affranchis et salutaires.

Praxis et poésies. Activité transformatrice, forme de vie gratuite, quand l'objet se vise en soi comme action, vers aucun autre au-delà de lui-même. Non pas construire de l'esthétique, mais créer des rapports insubordonnés aux fins utiles et aliénantes. Briser l'arbitraire, exercice fondamental d'une liberté, dans l'alchimie des structures et des visées gracieuses et résistantes¹. Norma Jeane active, et, en conscience, laisse les choses agir à leur destin délivré. Une entreprise de renoncement, d'effusion et de tourmente. Un non-sens intuitif. Une entrée en poésie, au sens étroit du terme.

1 - « La vie humaine ne peut en aucun cas être limitée aux systèmes fermés qui lui sont assignés dans des conceptions raisonnables. L'immense travail d'abandon, d'écoulement et d'orage qui la constitue, pourrait être exprimé en disant qu'elle ne commence qu'avec le déficit de ces systèmes : du moins ce qu'elle admet d'ordre et de réserve n'a-t-il de sens qu'à partir du moment où les forces ordonnées et réservées se libèrent et se perdent pour des fins qui ne peuvent être assujetties à rien dont il soit possible de rendre des comptes. C'est seulement pour une telle insubordination, même misérable, que l'espèce humaine cesse d'être isolée dans la splendeur sans condition des choses matérielles ». Georges Bataille, *La notion de dépense*.

La belle dort... Atmosphère orageuse, état d'alerte : nos économies bien réelles sont mises en péril, consommées sous les flux incontrôlés de la finance. Dépenses astronomiques, amplification, utilisation folle et massive des énergies... absurdité d'un système économique industriel exubérant dont nous honorons le spectacle. Ici, un processus de dépense lui-même absurde, puisque infructueux, est exposé à la conscience d'une condition humaine en déliquescence¹. Nous assistons à une mise à l'épreuve d'un monde paisible plongé dans l'hébétude, cerné des désordres naturels contractés par nos propres dérives, dont il s'agirait peut-être de concevoir l'issue².

1 - « ... l'idée d'un "monde paisible et conforme à ses comptes", qui serait commandé par la nécessité primordiale d'acquiescer, de produire et de conserver, n'est qu'une "illusion commode", alors que le monde où nous vivons est voué à la perte, et que la survie même des sociétés n'est possible qu'au prix de dépenses improductives considérables et croissantes. » Jean Piel.

2 - Rappelons que dans *La Belle au Bois Dormant*, une prolifération massive et chaotique de plantes offensives apparaît au moment même où la bonne fée plonge le royaume dans le sommeil. La nature reprend ses droits, de manière incontrôlée, et envahit pour l'encercler le territoire désormais infranchissable. Le cocon maléfique ne s'ouvrira que pour laisser advenir les choses à leur destin.

Potlatch 3.2 / Kick the Shit Out *

Dans **Potlatch 3.1 / À bout de souffle**, Norma Jeane met en place une performance dans laquelle 4 aspirateurs branchés et reliés les uns aux autres s'aspirent mutuellement jusqu'à provoquer l'explosion des moteurs.

Dans une installation antérieure, **RPM/In the Absence of her Mistress the Bitch Jerks Off Screaming / Rough Mix**, une moto à grosse puissance fait gronder son moteur proportionnellement à l'approche du spectateur, jusqu'à atteindre 12000 rpm.

Potlatch 3.2 / Kick the Shit Out¹ se présente comme une installation performative inspirée de ces 2 expériences. Elle reprend le procédé d'aspiration de son générateur, transposé sur 2 aspirateurs jumeaux en métal réfléchissant, tout en y incluant une dimension interactive. Dans l'obscurité, un système de détection de mouvement infrarouge met en marche et en lumière la machine infernale, réactions hystériques en chaîne, dont la fin dépend du choix d'action du spectateur.

1 - Le titre s'entend ici dans son double usage, comme menace physique d'une agression, ou comme argot d'une pratique sexuelle dominatrice. Dans ses différents degrés d'interprétation, l'œuvre peut faire écho à certaines scènes cultes du cinéma de Martin Scorsese (De Niro se tirant une balle dans le miroir dans *Taxi Driver*), de David Cronenberg (la relation incestueuse touchant à la folie dans *Faux-semblants*), ou de la littérature de Chuck Palahniuk (le double et l'engrenage infernal de la violence dans *Fight Club*)

De l'objet. Le fonctionnement interne de l'objet est ici détourné et manipulé de manière à constituer un système de circulation d'air en circuit fermé. Cette action, aux logiques relevant de l'inutile et de l'irrationnel, produit une forme d'énergie agressive qui met en danger la vie même des engins, dont le destin est relié de manière interdépendante. Un processus pervers poussé à la limite du sadisme, dont notre présence excite l'action, et détermine l'aboutissement.

Du rituel (anéantissement).

Opérations stratégiques de destruction consciente. Si la déferlante des progrès technique nous mène fatalement à notre perte, ne serait-il pas temps de ralentir, voir d'imploser ? Le Potlatch constitue ici un choix d'arrêt dans les logiques infernales de productions démesurées. Il célèbre l'acte consistant à ne plus consentir là où l'on peut agir¹, pour réguler la balance, et déjouer le mauvais sort. Le dispositif traduit ainsi une forme de procédé dévoué à la réalisation pleinement voulue d'une « catastrophe »².

1 - Par la technique, l'homme multiplie les possibilités de croissance mais il dispose aussi d'une « facilité infinie de consommation en pure perte ». Pour Jean Piel, l'avenir des hommes relève d'un choix : « Vont-ils continuer à "subir" ce qu'ils pourraient "opérer", c'est-à-dire à laisser le surplus provoquer des explosions de plus en plus catastrophiques au lieu de le "consumer" volontairement, de le détruire consciemment par des voies qu'ils puissent choisir et "agrèer" ? »

2 - Chez René Thom, fondateur de la *Théorie des catastrophes*, le terme de "catastrophe" désigne le lieu où une fonction change brusquement de forme. Erick Christopher Zeeman en donne une définition : « étude des points critiques, des familles de potentiels, dépendant de paramètres de contrôle : ce que j'envoie dans le système pour le stimuler. En résulte des points critiques dégénérés nommées catastrophes élémentaires. »

La sexualité et la mort¹. « L'érotisme consent à la vie jusqu'au point de mort ».
(Georges Bataille)

Absorption/évacuation. Des extrémités quasi organiques sont mises en jeu dans un rapport onaniste étrange relevant presque de l'animal. Le dispositif convoque un imaginaire fantasmatique proche d'un fétichisme mécanique. Il traduit l'expression des vices humains par projection : excitations perverses mutuelles, fascination irrationnelle du spectacle de la douleur, cruauté dans le plaisir, stress physique, stimulation des affects et augmentation de la température jusqu'à l'explosion. Une *petite mort*¹ autoprogrammée, jouissance ultime, à laquelle nous choisissons librement de contribuer.

1 - « La reproduction mène à la discontinuité liée avec la mort... dans l'essence, le domaine d'érotisme est le domaine de violence, de violation. » Georges Bataille, *L'érotisme*.

2 - De cette expression relatant ce moment où, après l'orgasme, le corps se "déconnecte" pendant quelques instants.

La belle dort... « Nos prouesses techniques sont grosses de promesses catastrophiques. »
(Paul Virilio)

Les manipulations extrêmes, expériences folles, maniements insensés, ont engendré une créature menaçante, hors de contrôle, provoquant le malaise et la peur. Etat de crise. Un cercle d'agissements obscurs¹ génère les conditions de sa propre auto-destruction. Algorithme en circuit clos, compte à rebours, nous sommes pris au piège, et c'est l'accident². Quel dénouement à l'horizon ? Quelle formule magique pour déprogrammer cette sorte de bombe à retardement ?

1 - La crise est ici pensée à travers l'image d'une boule de spéculation monétaire qui fini par éclater. Le cercle fermé d'échanges de produits financiers, dans le but d'un maintien de profits extravagants, a tourné en vase clos, jusqu'à l'explosion.

2 - « Le krach actuel représente l'accident intégral par excellence », de ceux que nous fabriquons nous-même. Selon Paul Virilio, ce phénomène « nous apprend qu'il faut vivre dans sa grandeur propre, dans un monde achevé. Nous avons une obligation d'intelligence. » Dans cette perspective, l'art pourrait avoir cette faculté de « faire sentir la dimension tragique du progrès (...). Non pour faire peur, mais pour faire face ! »

Potlatch 14.1 / Wild at Heart*

« L'un des derniers plaisirs (...) où l'être humain, réduisant méthodiquement en cendres ce cylindre de tabac et de papier, s'imprègne, (...), de l'infinie vacuité des choses, éprouvant dans sa chair que tout est fumée, et recrache cette idée même pour la regarder se dissoudre dans l'air, acceptant la douloureuse idée de la décomposition, et jouant avec elle. » (Vincent Eggericx)

Dans l'espace en réserve, à l'entrée de l'exposition, une cigarette se consume, posée au sol, à la verticale. Une fois le processus achevé, les restes sont évacués, et remplacés. Face à la scène, un trou, dans lequel une caméra filme et retransmet en temps réel l'image de cette action en boucle, par projection, de l'autre côté du mur.

Potlatch 14.1 / Wild at Heart¹ peut se lire comme un pied de nez à l'interdiction de fumer généralisée dans l'espace public. Par le truchement d'un subterfuge, l'action se réalise de manière autonome, la transgression n'est imputable à personne en particulier. L'évènement (ou non évènement) isole donc un élément originellement conçu dans une logique d'interaction et de dépendance, et contourne l'interdit.

À travers cette proposition, Norma Jeane offre un point d'entrée à l'exposition et une réflexion sur quelques thèmes fondamentaux.

1 - En référence au titre original du film de David Lynch, *Sailor et Lula*.

Eloge de l'absurde (Limites et liberté). Malgré l'aspect précaire et minimal de l'installation, ce micro évènement constitue une action criminelle, relevant d'un plaisir illicite. Purement gratuite, l'action touche à l'absurde en ce qu'elle transpose, en le célébrant, un agissement relevant du non-sens glorieux. C'est ainsi que nous pouvons aborder les propositions de Norma Jeane : des libres arbitres détachés de la mécanique générale, des provocations infectant le consensus, une irrévérence.

Dans un texte non publié et assez méconnu, Georges Bataille fait ainsi l'éloge de la fumée, en tant que dépense proprement vaine, et comme une des choses à travers laquelle nous faisons l'expérience d'un instant de gloire, fugitif et éphémère. Par sa dissipation, la fumée relève d'un acte insaisissable, « donne vie à la liberté », et nous fait appartenir à un tout : « En fumant l'esprit humain ne se livre pas seulement à un gaspillage insoutenable selon la saine raison : c'est avant tout un gaspillage privé de sens, privé de toute conscience de lui-même, qui par là permet de parvenir à l'absence. (...) Fumer est la chose la plus extérieure à l'entendement. Dans la mesure où nous absorbons de la fumée nous échappons à nous-mêmes, nous glissons dans une semi-absence et s'il est vrai qu'au gaspillage se lie toujours un souci d'élégance, fumer est l'élégance, est le silence même. »¹

1 - Georges Bataille. Collège socratique, printemps 1943 (lu à un groupe d'amis).

Catastrophe (Du rituel, sauvagerie et libération).

« Il est pourtant dans cet usage une sorcellerie cachée : qui fume est en accord avec les choses (les choses que sont le ciel, un nuage, la lumière) »¹.

Le titre insinue une sorte de condition sauvage intérieure. Il renvoie ici à la nature des projets de Norma Jeane : une attaque au cœur, un déchaînement élémentaire. L'agencement de la pièce met ainsi en écho l'ensemble des réalisations présentées, en ce qu'elles constituent chaque fois de micro-catastrophes, productrices d'une certaine énergie, dans une recherche d'équilibre vital, aussi précaire soit-il.

Ici, l'anneau de feu symbolise cette « catastrophe »² en acte : élément porteur d'une tragédie, bouleversement d'un ordre donné, perturbation volontaire. Parallèlement, le dispositif condense cette sauvagerie libératrice contenue dans le rituel tant du fumeur, que du Potlatch³ : un acte purement gratuit, opérant une violence consciente et responsable, génératrice de délivrance, et d'harmonie. Un acte sacrificiel, un suicide libre et consenti, une insoumission à l'ordre par attaque offensive, un désordre volontaire.

1 - Georges Bataille, *La limite de l'utile. Le monde de la dépense privée*.

2 - Dans la *Théorie des catastrophes*, René Thom définit ce terme comme une situation physique où un conflit entraîne des modifications dans la stabilité morphologique d'un objet.

3 - Nous renvoyons ici aux notes sur le Potlatch : cérémonie fêtant l'acte d'une destruction volontaire, geste libérateur, et base d'un équilibre désordonné entre soi et le monde.

Entropie (De l'énergie, du temps et du mouvement). « La nuit aussi est un soleil »¹

La fumée, métaphore d'une dématérialisation, est dispersée dans l'atmosphère pour intégrer l'écosystème en tant que substance dissipée. C'est l'image du principe d'entropie, chère à Norma Jeane, qui consiste en une transformation irréversible, une conversion de matières en énergie, issue d'objets presque inertes, et pourtant bien vivants. La fumée connecte ainsi la performance aux autres pièces de l'exposition, et fait écho à leur état transitoire. L'anneau de braise, symbole d'un écoulement du temps, les relie dans leur état d'évolution permanente. Si chacune opère selon un rythme propre (du traumatisme, de la germination, de la pourriture, de la fonte etc...), elles sont entièrement plongées dans le devenir, dans un mouvement déclinant, métaphore d'un monde qui se délite. Une chute infinie et inévitable qui nous fait face tout en demeurant irréversible.

1 - *Ainsi parlait Zarathoustra*, Friedrich Nietzsche, en exergue de l'ouvrage de Georges Bataille, *L'expérience intérieure* (sur ce qui surgit, interrompt le cours des choses, et transforme profondément les êtres, sur le trouble de l'état intérieur au contact du monde). Ici, la braise peut renvoyer à l'image du soleil : une violence qui s'appuie sur un principe de réactions catastrophiques produisant une certaine énergie, génératrice d'équilibre vital.

Filtres et glissement du réel (De la représentation).

« À la place de quelque chose qui est présent ailleurs, voici un présent donné ici »¹.

En premier lieu : l'acte. Aussi minimal, poétique ou désuet soit-il, il constitue en lui-même un procédé hautement dangereux.

En arrière plan : l'image. Le show biz. Le spectacle d'un presque rien rendu glamour². Par l'entremise du spectaculaire, le pouvoir destructif contenu dans l'objet réel est neutralisé, en même temps qu'amplifié.

Norma Jeane joue ainsi de cette double nature transitoire propre à l'objet³. L'action se joue dans l'interstice : entre l'intime et l'assemblée, entre le double et l'écart, entre l'angoisse et la fascination, entre une certaine réalité physique et un filtre au monde par représentation. Car il est bien question de représentation, de ce rapport entre une absence rendue présente, par le biais de média codifiés. L'équivalence est tronquée. L'artifice perfide, et pourtant captivant⁴. L'artiste pose en cela la question des moyens de transferts au monde, de parades au réel, de cette capacité du regard à déjouer la fiction, pour un face à face immanent, une prise au réel assumée.

1 - Louis Marin, *Des pouvoirs de l'image*.

2 - Avec toute la monumentalité, la démesure, et la théâtralité qui s'y rapporte.

3 - D'une réalité chimique, influant sur l'organisme, le faisant passer d'une condition physique (et psychologique) à une autre, la cigarette fait également office de média, de transfert entre soi et le monde, de représentation de soi à l'autre (par le biais d'une gestuelle, d'une attitude, d'une aura, d'un paraître particuliers).

4 - Sur ce point, Norma Jeane fait référence à John Zerzan, écrivant sur une pièce réalisée par Eric Fishl : dans une des salles d'exposition du Whitney Museum, un couple en plein rapport sexuel est exposé aux publics. Une caméra enregistre l'action et la projette sur des moniteurs TV placés devant eux. Les spectateurs préférant alors se rapporter à l'action à travers sa représentation à l'écran : « même l'acte le plus primaire peut devenir secondaire par rapport à sa représentation. L'auto-distanciation de l'existence réelle est l'un des buts de l'art depuis son origine. De façon similaire, la consommation visée du public n'est pas quelque chose de nouveau puisque l'art a toujours tenté de faire de la vie elle-même un objet de contemplation. »